

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 FEVRIER 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Poésies : La rêverie, par J.-O. L. ; Sur un petit breviaire, par l'abbé Chatry. — Nouvelle canadienne. En passant, par Geneviève. — Chronique des voyages : Esclaves rachetés, par le Rév. Père Dromaux, missionnaire d'Afrique. — Nouvelles à la main. — Les grandes armées de l'Europe en 1891 (avec gravure). — Nos gravures.—Bibliographie, par J. St.-E.—Notes et faits.—Primes du mois de janvier. Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite).—Carmen (suite)—Choses et autres.—Jeux d'esprit : Problèmes d'Échecs et de Dames, énigmes.

GRAVURES.—Les événements du Maroc : La bastonnade appliquée à un rebelle dans les rues de Tanger.—Portraits : S. Em. le cardinal Siméoni, sec. d'Etat du St-Siège, décédé ; Le T.R.P. Anderledy, général de la Compagnie de Jésus, décédé.—Lac Salé : Vue du Temple Mormon dont la construction a coûté \$5,000,000.—La famine en Russie : Paysans demandant du pain en face de la maison du maire, près de Simbersk.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Quand je vous disais, l'autre jour, que le théâtre nous gâte—je parle de ce théâtre fin-de-siècle qui ne respecte rien pour s'assurer du succès..... payant—je ne croyais pas, certes, en avoir une preuve éclatante si tôt après. Eh ! bien oui, ce théâtre relâche nos mœurs, et, fatale conséquence, il émousse notre bon goût. Cela a paru au grand jour..... d'une récente soirée littéraire de grand gala.

C'était peu de temps après notre dernier entretien. Une institution littéraire, déjà bien connue et fort avantageusement, avait convié à un régal délicat un auditoire d'élite. Le programme annonçait une opérette bien gentille, avec assaisonnement de musique, de déclamation, etc., et avant tout une conférence, comme pièce de résistance, ainsi qu'il convient à tout corps qui se respecte et où l'on cultive les lettres.

Or, le croiriez-vous, le conférencier, un de nos plus savants abbés montréalais, notez-le bien, et qui avait pourtant choisi un sujet du plus haut intérêt, ne se vit pas suivi, dans ses développements, magnifiques et érudits tant de forme que de fond, avec la religieuse attention sur laquelle il était en droit de compter.

Chuchotements, murmures, gazouillis de colombes fourvoyées et de tourteraux en la même triste position, brèches diverses à la réserve,

chez une partie pas assez minime de l'assemblée : voilà ce dont j'ai été le navré témoin.

Il est donc vrai que le théâtre a déjà tant déformé les plus éclectiques d'entre nous que nous ne puissions suivre, avec tout le respect que mérite un si noble travail, une conférence littéraire, belle et instructive comme celle qui se donnait, ce soir-là, dans la grande salle académique du Cercle Ville-Marie. Je sais bien qu'il va se trouver encore ici des optimistes pour jurer que le symptôme n'est pas grave ; je prétends, néanmoins, qu'il est réellement sérieux et vaut la peine qu'on y pense. En de tels cas renouvelés, je verrais les précurseurs certains de la frivolité de caractère, signe distinctif des sociétés qui dégénèrent.

Soyons moins futiles : gardons nos mœurs viriles et chastes.

\*.\* Voulez-vous savoir comme il les traite, ce cher théâtre, ses trop faciles clients ? Il ne se contente pas de les pervertir, il se moque d'eux ; il les triche.

Pas plus tard qu'à la fin du mois dernier, il y avait ici une grande semaine théâtrale à l'Académie de Musique. Notre estimée compatriote, madame Emma Albani-Gye, la diva populaire et partout bienvenue, était sur l'affiche. Elle allait figurer dans une couple de grands opéras... italiens, ne vous en déplaise. Pourtant, messieurs Grau et Abbey, les impresarios, sont des Français et l'auditoire ordinaire de madame Albani, à Montréal, en grande majorité français aussi. Quoi qu'il en soit, notre digne et aimée compatriote, Emma Lajeunesse, l'Albani fêtée en tous lieux, serait là : c'était assez pour que tout Montréal français courût au théâtre de l'Académie de musique et l'envahit du parquet jusques aux combles.

Pour soutenir la diva, les directeurs du théâtre avaient annoncé une troupe d'artistes *di primo cartello* : du très bon. Quel ne fut pas le désenchantement de l'assistance, à cet endroit du programme, de se trouver en face de brailards du moins artistique effet, à une ou deux exceptions près. Bien plus, ayant regretté la bonne inspiration qu'ils avaient eue, pour le succès de leur réclame, d'afficher, comme devant paraître à Montréal, une chanteuse de renom, madame Scalchi, ces braves impresarios avaient eu le soin de la laisser à New-York. Et là, dans la grande métropole, l'artiste donnait, ces soirs-là, une représentation pendant qu'ici ses compères annonçaient, sur la scène, que, étant arrivée à Montréal pour y paraître, madame Scalchi s'était trouvée prise d'une maladie soudaine, et empêchée. Cynique tricherie !

L'indignation, comme bien on pense, fut à son comble et se traduisit en sifflets, dans la salle même. Depuis, les journaux nous ont appris que des poursuites en justice avaient été intentées contre les directeurs du théâtre—pour obtention de deniers sous de faux prétextes.

Le théâtre qui triche, le théâtre qui pervertit, quand donc, enfin, en sera-t-on bien rassasié ?

\*.\* Ces mécomptes, justement mérités par la troupe de second ordre qu'on avait infligée à madame Albani pour la seconder, n'ont heureusement en rien amoindri l'éclat de ses succès.

À chacun des deux soirs qu'elle a paru sur la scène, dans les *Huguenots* et dans *Lohengrin*, une véritable ovation triomphale a été faite à la diva par excellence par ses compatriotes, admirateurs de son talent et reconnaissants de sa renommée. On l'acclamait, on lui chantait des jolis vers inédits de Fréchette, on l'inondait de fleurs, on la faisait chanter et répéter encore ses enivrantes romances : *Souvenirs du jeune âge* et le *Home sweet home*, où elle jette tout son noble et bon cœur ! L'allégresse générale lui faisait cortège.

La femme et l'artiste ont magnifiquement triomphé en elle ces jours-là. L'Albani a droit d'être fière de son dernier passage parmi les siens.

\*.\* Plus haut, j'ai fait mention de jolis vers

improvisés par M. Louis Fréchette, pour dire à la grande et noble artiste la joie qu'éprouvent ses pays chaque fois qu'elle revient au milieu de nous. Je sens comme un besoin irrésistible de communiquer à mes lecteurs ce chant d'allégresse qui vaut bien la peine d'être entendu par-delà les murs d'un théâtre.

A ALBANI

(Air : *Vive la France*—du même poète)

Qu'il soit un jour cent fois béni,  
Ce jour d'émotion profonde,  
Ce jour qui nous rend Albani,  
La diva sans rivale au monde !

Refrain :

O Canadiens, avec bonheur,  
Ensemble répétons, d'une voix attendrie :  
Vive Albani ! Vive l'honneur (bis)  
De la Patrie !

Son nom du globe a fait le tour,  
Son nom éclipsé par nul autre :  
Chantons sa gloire à notre tour,  
Car sa gloire est aussi la nôtre

Refrain :

Il faut qu'elle emporte, au départ,  
La douce et chère assurance  
Qu'on ne sait l'aimer nulle part  
Comme au pays de son enfance !

Refrain.

Ce cri du cœur, poussé par le poète de la "Légende d'un peuple," et qui exprime bien les sentiments de tous ses compatriotes, a dû faire entendre à madame Albani que, si elle est contente des siens, comme elle l'a dit et répété à mainte reprise, tous les siens, et à juste titre, sont bien fiers d'elle aussi.

\*.\* Selon que c'est l'habitude quand un personnage de marque ou de distinction quelconque fait un stage dans une ville comme la nôtre, on n'a pas manqué, parmi nos échetiers, nouvel listes et reporters, d'étudier certaines particularités du caractère de madame Albani-Gye.

Ce beau et riche caractère de femme, qui est resté si digne et pur en tout et partout, au milieu des aléas de la vie aventureuse d'artiste, ce caractère se prête bien à une étude comme celle-là. Et cette analyse ne peut que le faire briller davantage, car elle ne révèle chez notre compatriote que de bonnes et nobles choses.

Pour ma part, au nombre des particularités diverses sur lesquelles a rappelé notre souvenir la récente visite de la magnanime diva, ce qui, le plus vivement et le plus doucement, m'a impressionné, c'est ce que l'on rapporte à propos de l'exquise tendresse que nourrit madame Gye pour son fils, pour son enfant unique et bien-aimé.

Ce beau trait du caractère de l'artiste ne saurait passer inaperçu. Cette maternelle affection, toujours vivante et toujours forte de plus en plus parmi les variations de son existence agitée, fait la louange et la gloire de notre charmante compatriote, autant que ses talents si universellement applaudis.

La femme qui sait conserver intactes et immaculées, envers tout et contre tous, les richesses de son cœur d'épouse et de son cœur de mère, peut marcher partout haut la tête, car son front resplendit d'une auréole pure et indélébile. Madame Albani a compris cette gloire, et, jalouse, à l'exclusion de la plupart des autres femmes artistes, qui partagent ses destins, elle l'a faite sienne, bien sienne !

\*.\* Quelqu'un me racontait, au sujet de cette tendresse de mère—et l'on sait que celle de l'épouse, chez madame Gye, n'y cède rien—tendresse vraiment exemplaire non moins que rare, sous les circonstances, un incident que j'ai noté avec plaisir, tout peu extraordinaire qu'il puisse paraître au commun des gens.

À Boston, dans la république voisine, en 1884, au Tremont House, madame Albani avait gracieusement consenti à recevoir en audience "l'Ins-